

Texte 2 **Le désir, obstacle au bonheur ?**

L'intuition fondamentale de Schopenhauer n'est pas sans rappeler la position bouddhiste. Ce n'est pas un obstacle extérieur qui empêche l'homme d'être heureux, c'est sa volonté même de vivre. Vivre, c'est désirer ; et désirer, c'est être insatisfait, donc entrer dans une logique contraire au bonheur.

1 Nous sentons la douleur, mais non l'absence de douleur ; le souci, mais non l'absence
de souci ; la crainte, mais non la sécurité. Nous ressentons le désir, comme nous res-
sentons la faim et la soif ; mais le désir est-il rempli, aussitôt il en advient de lui comme de
ces morceaux goûtés par nous et qui cessent d'exister pour notre sensibilité, dès le moment
5 où nous les avalons. Nous remarquons douloureusement l'absence des jouissances et des
joies, et nous les regrettons aussitôt ; au contraire, la disparition de la douleur, quand même
elle ne nous quitte qu'après longtemps, n'est pas immédiatement sentie, mais tout au plus
y pense-t-on parce qu'on veut y penser, par le moyen de la réflexion. Seules, en effet, la
douleur et la privation peuvent produire une impression positive¹ et par là se dénoncer
10 d'elles-mêmes. Le bien-être, au contraire, n'est que pure négation.

Aussi n'apprécions-nous pas les trois plus grands biens de la vie, la santé, la jeunesse et
la liberté, tant que nous les possédons ; pour en comprendre la valeur, il faut que nous les
ayons perdus, car ils sont aussi négatifs. Que notre vie était heureuse, c'est ce dont nous ne
nous apercevons qu'au moment où ces jours heureux ont fait place à des jours malheureux.

15 Autant les jouissances augmentent, autant diminue l'aptitude à les goûter : le plaisir devenu
habitude n'est plus éprouvé comme tel. Mais par là même grandit la faculté
de ressentir la souffrance ; car la disparition d'un plaisir habituel cause une
impression douloureuse. Ainsi la possession accroît la mesure de nos besoins,
et du même coup la capacité de ressentir la douleur.

20 Le cours des heures est d'autant plus rapide qu'elles sont plus agréables,
d'autant plus lent qu'elles sont plus pénibles ; car le chagrin, et non le plai-
sir, est l'élément positif, dont la présence se fait remarquer. De même nous
avons conscience du temps dans les moments d'ennui, non dans les instants
agréables. Ces deux faits prouvent que la partie la plus heureuse de notre
25 existence est celle où nous la sentons le moins ; d'où il suit qu'il vaudrait
mieux pour nous ne la pas posséder. Une grande, une vive joie ne se peut ab-
solutement concevoir qu'à la suite d'un grand besoin passé ; car peut-il s'ajou-
ter rien d'autre à un état de contentement durable qu'un peu d'agrément ou
quelque satisfaction de vanité ?

Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, 1818,
trad. A. Burdeau, PUF, p. 1337 sq.

1. Ici, positif veut dire « ressenti réellement », par opposition à ce qui est négatif, qui n'est pas ressenti
comme tel.

QUESTIONS

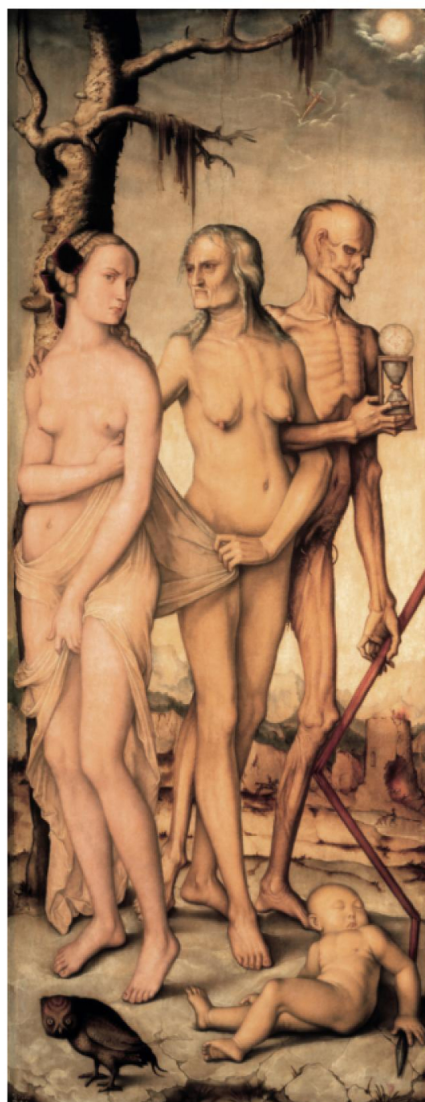
11 Quelle thèse l'auteur cherche-t-il à défendre ?

21 Faites l'inventaire de tous ses arguments. Vous semblent-ils satisfaisants ? Citez des exemples à l'appui de vos réponses.

31 Peut-on donner une définition du bonheur qui échapperait aux critiques de Schopenhauer ?

Arthur
SCHOPENHAUER
(1788-1860)

» **Chapitre 2**
Sait-on vivre au
présent ?
p. 64



Hans Baldung, *Les Trois âges et la Mort*, 1510.

Enfance, âge adulte, vieillesse : les différents âges de la vie inscrivent l'existence humaine dans le temps, avec la mort comme horizon ultime. Cette temporalité de la condition humaine ne rend-elle pas difficile, voire inaccessible l'atteinte du bonheur ?

